

Pourquoi courir ?

De Bernard Jeu aux programmes d'EPS

Il est assez fréquent que nous fassions référence à **Bernard Jeu**, qui n'est pas beaucoup cité dans les écrits des concours. Mais, pour une certaine génération d'enseignants qui se retrouvent, en plus, autour des options dites « culturalistes », il a été une référence marquante. Pourquoi ?

L'exploration philosophique du sport n'est pas trop présente dans notre champ (les STAPS, l'EPS) et, lorsqu'elle l'a été, ce fut sur un mode polémique et l'occasion de positionnements idéologiques se résumant à une critique plus ou moins radicale des pratiques sportives. Certains philosophes, comme Bernard Jeu, ont échappé à cette règle. Il faut en citer d'autres comme Jacques Ulmann¹, Michel Bouet² ou Georges Vigarello³ qui eux aussi, à leur manière, ont apporté une nouvelle façon de comprendre le sport en travaillant le sens et la signification de celui-ci à l'échelle du développement de l'Humain. Mais le travail de Bernard Jeu reste à part, unique, et, malheureusement, resté sans suite. « À vrai dire, lorsque l'on a lu son œuvre où il semble avoir tout dit du sport – enfin, du sport au sens qu'il considère comme « strict », c'est-à-dire le sport associatif, – ce qu'il a fait si brillamment –, on se demande parfois s'il est encore utile de se pencher sur les travaux qu'accumulent patiemment psychologues, sociologues, historiens, économistes, spécialistes de sciences politiques. » dira de lui M. Bouet⁴.

Une nouvelle classification des jeux et sports

Son travail le plus remarquable, et qui nous intéresse au plus haut point, concerne d'abord la définition du sport au cœur de laquelle il place sa composante fondamentale : l'émotion. Le sport est émotion dit-il, il est passion, et c'est par là qu'il échappe à tout enfermement et toute tentative d'instrumentalisation : « les bonnes raisons ne le touchent qu'en surface. » rappelle-t-il en introduction de son ouvrage. Ensuite le sport est une culture populaire. D'où, probablement son rejet par certaines élites intellectuelles. On peut résumer par cette phrase ce qui relève selon nous d'une visée profondément culturaliste : « En fait, on néglige trop le poids de l'histoire et de la culture, celui des émotions ainsi véhiculées. Il y a là tout un héritage d'expérience accumulée, ramassée, codifiée, stylisée, des schémas de conduite, des comportements quasi instinctifs aux significations obscures, l'action persistante, insistante, et surtout motivante d'une affectivité ressentie dans la participation à une sorte d'inconscient collectif qui se matérialise dans les structures du sport ». Mais par structure du sport il n'entend pas « structure fédérale » dont il dit que ce critère ne peut constituer un critère de classement car ne révélant en rien la « nature » des disciplines sportives.

Ses réflexions débouchent naturellement sur une classification de sports, conçue comme une volonté d'identifier des principes qui expliquent, contradictoirement dit-il, l'unité et la diversité des disciplines sportives. En creux, il disqualifie

les classifications faites à partir de critères qui ne renvoient pas au sens profond des pratiques physiques, accumulés au fil du temps. Pour lui, les critères doivent reposer sur l'espace et l'émotion : d'une épreuve (la poursuite d'un exploit par rapport à la vie banale), d'une performance (on recule ses limites), ou une compétition (l'émotion tragique du moment ou l'on bascule de l'égalité des chances vers l'inégalité du résultat). L'espace ? C'est celui, ludique, dans lequel l'émotion peut s'exprimer. Il y a souvent eu des contre-sens sur cette classification et l'étanchéité des catégories. Pour B. Jeu, l'épreuve, la performance et la compétition peuvent être présentes dans une pratique sportive, mais celle-ci a une dominante historique et mythologique qui lui donne sens : si les APPN peuvent être vécues dans le cadre d'une compétition, c'est la recherche du vertige qui lui confère sa dynamique fondamentale.

Les courses et la performance

Pour Bernard Jeu le problème est donc « ... de montrer comment l'espace donne la clé de l'émotion et l'émotion celle du sport ». Dans cette optique, les courses ne sont pas différenciées entre elles par de quelconques capacités physiologiques, type d'effort et autres analyses plus ou moins scientifiques produites sur l'activité par la suite. Elles font partie des « bonnes raisons » qui ne renvoient ni à l'émotion ni à l'espace : ce n'est pas la VMA qui a inventé la course et la longueur d'un stade. Les courses sont principalement rangées dans le champ de la performance, conçue comme « la volonté d'épuiser le champ des possibles... C'est la conquête héroïque par l'homme de toutes les dimensions de l'espace et du temps par-delà limites et obstacles qu'il s'invente pour pouvoir justement les dépasser ». On voit déjà l'écart de cette définition, judicieuse selon nous, avec celle traditionnellement retenue. La performance c'est le moment où on s'affirme le meilleur possible. Ce terme « possible » lui conférant toute sa valeur relative et non absolue. Le rapport à l'impossible est l'apanage de l'épreuve, pas de la performance.

Nous ne rappellerons pas ici les récits mythologiques qui appuient le discours de B. Jeu qui démontre que les structures des courses actuelles, modernes, ne se sont pas mises en place immédiatement, mais par des simplifications progressives. Il cite même une interrogation d'un autre auteur⁵ se demandant si l'athlétisme ne serait pas la reproduction stylisée de la vie primitive ?



Selon lui il y a d'abord les courses-poursuite et les relais, le départ en ligne n'étant aujourd'hui qu'une forme épurée et stylisée. La course (les courses) prend son origine dans la chasse, la poursuite du feu volé, ou au contraire la fuite pour ne pas être rattrapé, pour se libérer d'un joug, fuir devant la mort... Le relais, quant à lui, repose sur la transmission, pour le protéger, d'un matériau ou un objet (le feu par exemple) indispensable à la vie : c'est pourquoi dans le relais on ne poursuit que celui qui a le témoin, les autres étant hors course.

On peut imaginer aisément quelques réactions à tout ceci : c'est bien joli, c'est poétique, mais en quoi cela peut bien me servir en EPS, pour les courses en particulier ?

Réinterroger la forme scolaire sur d'autres bases

B. Jeu nous permet de nous interroger sur les choix scolaires pour faire entrer les jeunes en culture, à deux niveaux : celui des classifications d'APSA et celui des formes de pratiques imposées, trop rapidement selon nous.

Les courses font partie d'un regroupement nommé abusivement « compétence propre » disant très exactement : « *Réaliser une performance motrice maximale mesurable à une échéance donnée* »⁶. On voit immédiatement l'écart avec ce que nous venons d'explorer : la performance, dans une perspective véritablement culturelle, ne peut se limiter à une mesure, et encore moins à une « motricité ». C'est l'être total qui est impliqué, en quête du « meilleur possible ». Les programmes d'EPS ainsi présentés procèdent à un véritable « assèchement culturel » qui ôte la dimension émotionnelle.

« La performance, dans une perspective véritablement culturelle, ne peut se limiter à une mesure, et encore moins à une « motricité ». C'est l'être total qui est impliqué, en quête du « meilleur possible » ».

On pourrait rétorquer qu'il suffirait de réintroduire « de l'émotion » par les pratiques pédagogiques. Ce serait sans compter sur l'ensemble des contraintes textuelles (jusqu'au BAC) qui excluent de fait, par exemple, une des dimensions originelles autour de la poursuite comme contenu même d'enseignement. Les textes empêchent de réfléchir à d'autres formes de pratiques que celles organisées aujourd'hui autour de « la mesure » chiffrée (vma, pma, barème construit souvent sur des bases inconnues et non rigoureuses...) qui est devenu l'élément structurant et identitaire des courses à l'école. Selon B. Jeu, la poursuite, stylisée avec le départ en ligne. Dès le signal de départ donné, chacun se retrouve en position soit de poursuiveur, soit de poursuivi. Or cette « forme de pratique », qualifiée de sportive évidemment, a totalement disparu des préconisations officielles au profit d'une gestion de capacités personnelles nécessitant de plus un outillage technologique (informatique) sans lequel la leçon ne peut plus se faire.

De la même façon, si la dominante des courses est bien la recherche d'une performance, est-il véritablement formateur de ne pas faire explorer les formes non dominantes que sont l'épreuve dans laquelle on entre dans un espace inconnu (une course de longue durée par exemple pour la plupart des élèves, dans laquelle la performance est la vitesse dans la durée) pour en sortir régénéré, « un autre soi-même », ou une compétition dans laquelle les dimensions tactiques et techniques feront la différence.

Bernard Jeu nous donne donc matière à réflexion, pour rediscuter les dogmes de l'EPS d'aujourd'hui, en remettant les APSA sur leurs fondements émotionnels (et ce qui va avec : le plaisir, le défi...). Réintroduire l'émotion, c'est réintroduire l'Humain. ♦

Christian Couturier

1. Ulmann Jacques. De la gymnastique aux sports modernes
2. Bouet Michel. La signification des sports
3. Georges Vigarello. Une histoire culturelle du sport, techniques d'hier et d'aujourd'hui. 1988
4. Revue EPS n°236 Juillet-Août 1996.
5. De Pierrefeu. Paterne ou l'ennemi du sport. 1927
6. Programme collège 2008